

relevant du tertre où nous étions étendus : *By god! you are an happy fellow!* Pardieu! il ne se trompait guère, car à cette même heure!... — Et voilà ce que M. Ladvocat, homme raisonnable, et dont les cheveux grisonnent, trouve si plaisant; voilà ce qui le fait rire aux larmes; il n'a donc guère occasion de pleurer? — A cette heure même, Élixa, les yeux fixés au plafond, était en extase devant ces petits amours coquets qui s'y dessinent si gracieusement, et disait d'une voix voilée comme une personne qui rêve, je ne sais trop à quel propos :

Ah!... Ah! le bon billet qu'a.....

ARNOLD D'A-COSTA.



UN JEUNE RÉPUBLICAIN

EN 1832.



Dans un ouvrage qui semble destiné à faire connaître à l'avenir les illusions, les mœurs et les passions variables de notre époque de transition, le type d'un jeune républicain doit trouver sa place. Grâce à la sagesse d'une grande nation qui, par la seule force de sa volonté, s'arrête sur la pente où on l'avait conduite malgré elle, la république est impossible; et toutefois il existe des républicains, des républicains de

bonne foi. C'est le mystère de cette anomalie que j'ai essayé de pénétrer dans les esquisses que voici. J'ai voulu mettre à découvert les causes qui ont entraîné notre généreuse jeunesse dans les voies chimériques où de nouvelles déceptions l'attendent.

Né en province, de parents pauvres, Timothée fut envoyé fort jeune dans un des principaux collèges de Paris. Rien ne fut épargné pour son éducation, c'était la seule fortune qu'on pût lui donner, et Timothée mit à profit les sacrifices que ses parents s'imposèrent pour lui.

Au sortir du collège, l'espoir était dans son cœur, et la confiance dans son esprit. De vertes couronnes déposées sur son jeune front avaient produit sur son cerveau ces vertiges du triomphe qui ont troublé de plus fortes têtes. Courageux, travailleur, ardent à vouloir, il se livrait à d'ambitieuses pensées; toutes les carrières s'ouvraient devant lui... Poète, avocat, ou médecin, il aspirait au premier rang; ses études brillantes lui avaient fait de puissants protecteurs; ses parents avaient des amis, Timothée devait parvenir.

Mais voilà que, dès ses premiers pas dans la carrière du barreau, un houra général s'élève autour de lui. « Ne frappe pas à la porte du

pouvoir, s'écriaient de jeunes légistes, il est oppresseur, tyrannique, odieux! »

Timothée faisait, bien ou mal, des vers ou de la prose. « Ne t'adresse jamais aux puissants du jour, s'écriaient les jeunes littérateurs qui dispensent la renommée, ils sont fiers et serviles. »

Timothée fit valoir les désirs, les besoins de ses parents. « Les parents ne sont point de ce siècle, lui répond-on de toutes parts; à eux le passé, à nous l'avenir. »

Mais, entre le passé et l'avenir, il y avait un présent qui embarrassait un peu notre jeune débutant: il faut vivre, il faut se soutenir dans cette grande ville; Timothée n'a point de fortune; que faire?

« Prends une plume, et travaille avec nous à l'affranchissement du genre humain! »

A l'affranchissement du genre humain!... Comment n'être pas ébloui, subjugué par cette haute pensée! Le sort en est jeté, Timothée se fait publiciste, réformateur. Il s'improvise grand homme, et Timothée n'a pas vingt ans; mais la jeunesse est si précocée!

Oui, la jeunesse actuelle est précocée: c'est une vérité qu'il faut reconnaître, et dont on aurait dû tenir compte. Née dans un siècle de mouvement et d'émancipation, elle a besoin d'acti-

tivité, d'admiration, d'expansion. Ses défauts de bonne nature pouvaient devenir des vertus, si on leur eût ouvert des voies larges et droites. Mais, au lieu de diriger vers le ciel les jets puissants de ces arbrisseaux, on les a laissés errer sur la terre, on a laissé se développer au hasard la sève ardente qui agissait en eux; est-ce merveille si les fruits qu'ils portent sont âpres et sauvages?

Ainsi fut Timothée, il ne vit de la société que ce qui gênait l'essor des idées généreuses qui l'agitaient. Il ne prévit pas qu'avec lui les passions désordonnées, la haine, l'envie, la soif du pouvoir et de l'or se présenteraient pour forcer les portes, et que ce pêle-mêle de méchants et de bons, loin d'être un progrès, ferait reculer la civilisation, et réaliserait la barbarie. Fort de sa conscience et de ses nobles intentions, il se porta donc en avant de toutes les forces de ses facultés naturelles et acquises, il se passionna contre les obstacles, il se passionna pour un parti; il fit plus, il se passionna pour un homme, et devint, en dépit de son amour pour la liberté, le docile instrument d'un ambitieux.

Cet ambitieux, c'était Villiers; illustre plébéien, affichant, sous sa fière roture, l'orgueil le plus hostile et le plus intraitable.

Ce fut à la chambre des députés que Thimo-

thée le vit pour la première fois. Il siégeait au premier rang d'une opposition formidable qui portait alors les derniers coups au pouvoir monarchique. Protégé dans ses attaques par l'inviolabilité parlementaire, Villiers se donnait le facile mérite d'une audace exempte de périls. Son éloquence verbeuse et passionnée se composait de ces formules magiques qui, depuis le commencement des sociétés, ont la puissance de soulever les tempêtes populaires, et qui ont tenu lieu de talent aux tribuns de toutes les époques. La liberté, la gloire, l'économie, le bien public étaient les éléments de toutes ses harangues; il prenait part aux discussions, non pour le bien des affaires dont il ne s'inquiétait guère, mais pour placer ces mots à effet qui appellent l'attention des tribunes; il fatiguait l'assemblée, mais il électrisait la galerie: son but était atteint.

Villiers n'était pas dupe de ses propres discours; et jamais il ne se laissa entraîner par l'enthousiasme qu'il excitait; semblable aux glaciers dont le front réfléchit les rayons du soleil, il reflétait les passions, mais au fond de son âme il était calme et froid.

Que lui importaient les droits du peuple, il savait bien, lui qui avait vécu sous tant de gouvernements, que le peuple ne pouvait que perdre à changer de maître; que lui importait cette in-

dépendance dont il faisait tant de bruit, la sienne lui pesait; il voulait des chaînes... des chaînes d'or et de rubans... Mais, comme on ne peut pas mutiner un peuple en lui disant : Ce n'est pas pour vous, c'est pour moi que je parle, c'est pour moi que j'agis; comme on ne peut pas dire tout crûment à un ministère : Otez-vous de là, que je m'y mette, il s'était fait peuple en attendant mieux.

C'était surtout vers la jeunesse des écoles qu'il dirigeait la portée de ses déclamations habituelles. Il savait que c'est à cet âge de la vie qu'on se passionne, qu'on se dévoue pour des idées de bien public dont on ne sait pas les déceptions. Il comptait sur la candeur de ces jeunes étudiants, sur leur inexpérience, sur cette prodigieuse vivacité d'esprit qui les emporte aux dernières conséquences des opinions qu'ils adoptent; pour captiver cette jeunesse, il se mit à la flatter et à la corrompre. Non-seulement il vanta son avidité pour l'étude, sa soif d'instruction et de progrès, mais il fit l'éloge de sa raison, il lui attribua la sagesse, et, plaçant les enfants au-dessus des pères, il demanda pour eux la direction des affaires de la patrie.

« Laissez, laissez, criait-il, la jeunesse éclairée, la studieuse jeunesse, intervenir dans nos débats. Laissez-la nous apporter le secours de son

patriotisme; abaissez devant elle toutes les barrières : qu'elle vienne gouverner son héritage que vous laissez dénaturer par le despotisme, ou craignez qu'elle ne vienne un jour demander des comptes à ses tuteurs infidèles, et punir leurs dilapidations. »

Tels étaient les discours de Villiers; et, semblable aux conscrits qui s'enrôlaient jadis aux sons du tambour, une ardente jeunesse s'enrôlait, à la voix du tribun du peuple, sous les drapeaux de l'insurrection.

Alors régnaient, dans leur gloire primitive, ces patriotiques banquets inventés par l'opposition, pour combattre le ministère sur le terrain de la gourmandise, où il essayait de se fortifier. Une de ces ovations fut offerte par les étudiants à l'orateur qui, le premier, leur avait délivré leur brevet d'émancipation. Là fut fondé, au bruit des verres et des toasts patriotiques, un de ces clubs sur lesquels nos hommes populaires exerçaient une puissance occulte, tout en les désavouant généreusement à la tribune. Désigné à Villiers comme un des jeunes gens les plus influents de cette réunion, Timothée, caressé et flatté par le grand orateur, fut nommé secrétaire de la société dite des Amis du Peuple.

Depuis ce jour de glorieuse mémoire, Timothée, amant frénétique de la liberté, se proclama

conspirateur et républicain à la face du soleil. De même que les femmes répondent souvent par des passions véritables aux passions simulées des hommes qui les séduisent, les jeunes gens de nos jours prennent au sérieux les belles déclamations des roués politiques. Comment ne pas plaindre un adolescent dont le premier tort fut de croire à la bonne foi des chefs de son parti? Pouvait-il, dans son ignorance des hommes, sonder les replis de leur cœur? pouvait-il, lui si sincère, deviner leurs visages à travers le masque qui les couvrait? Non; égaré par ces guides dangereux, il fit le mal, mais il crut faire le bien; il fut du parti des méchants, mais ce fut sans le savoir.

En se faisant républicain dans une monarchie, Timothée abjura insensiblement son siècle et sa patrie. On sait que la jeunesse actuelle ne vise pas à la grâce, mais à l'énergie; avec la figure la plus douce et les habitudes de vie les plus élégantes, Timothée, pour offrir en lui le type d'un jeune indépendant, fut obligé d'afficher dans son extérieur quelque chose de sombre et de féroce, qui tendait à indiquer une nature brute et forte. Incivil par calcul, cynique par simplicité, grossier par esprit progressif, ce jeune sauvage de la civilisation se vit bientôt expulsé de ce monde qu'il aspirait à régénérer;

et, confondu dans le vaste amphithéâtre social avec les dernières classes de la société, il crut pouvoir juger de là, en connaissance de cause, ceux qui occupaient les premiers rangs.

Cette sorte de déclassement, cette absence de contre-poids lui fut funeste; livré à ses seules idées, Timothée conçut d'abord un profond ressentiment contre la société, qui, refusant de le suivre, le laissait isolé dans des singularités où il se sentait menacé du ridicule. Se fortifiant dans cet isolement par le sentiment de sa valeur morale, il se buta contre ce qu'il appelait des préjugés absurdes, et, voulant en quelque sorte narguer l'opinion, il s'exposa à de nouveaux affronts, en affectant dans son costume un luxe de négligence et de pauvreté qui effarouchait l'amitié même.

C'était pitié que de voir ce bon jeune homme transformé en Brutus moderne. Les cheveux gras et longs, la barbe sale, et le cou négligemment entouré d'une cravate à bouts flottants, il promenait dans Paris ses grands projets, et son estomac trop indépendant pour n'être pas souvent affamé.

Un jour il rencontre un de ses anciens condisciples, fils de marchand, mais de mœurs assez aristocratiques pour porter un habit brossé, des bottes luisantes et du linge blanc. « Comment

va Brutus? lui demanda le jeune industriel, — Brutus va bien, mais il est à jeun. — Ma foi, mon cher, reprit le condisciple en le parcourant du regard, si Brutus était moins sale, je l'inviterais volontiers; mais dans un semblable costume, Brutus est condamné à dîner seul.»

Cependant, contre toute raison, le rêve de Timothée devait s'accomplir. Égaré par des conseillers aveugles, le pouvoir, acculé sur ses dernières limites, fit une faute, et le trône fut renversé.

Confiant dans les promesses de Villiers, Timothée se battit en héros. Croyant voir surgir entre chaque pavé la liberté, son idole chérie, il fut sublime de foi, de courage et de dévouement, sublime aussi de générosité, car il arracha à la mort plus d'un ennemi vaincu. Mentionné au *Moniteur*, complimenté par Villiers, fêté dans une orgie, il rentra chez lui le troisième jour, la tête perdue d'enthousiasme, et la main noire encore de poudre et de fumée; il jeta sur le papier un canevas de constitution républicaine qu'il envoya à Villiers, ne doutant pas qu'il ne vît sa chère utopie proclamée par une fenêtre de l'Hôtel-de-Ville.

Il n'en fut pas ainsi. Villiers avait d'autres plans; la république eût admis tout le monde au partage du pouvoir, et loin d'être disposés à s'en

déssaisir, ceux qui l'avaient usurpé ne songeaient qu'à faire prévaloir la combinaison la moins large, comme étant celle qui devait le mieux écarter les concurrents. Semblables à une garnison qui, mise dans une citadelle conquise, en fermerait les portes et tournerait les canons contre les vainqueurs, Villiers et ses amis s'emparèrent à la hâte de tout le matériel du pouvoir, se promettant bien de rejeter dans la faction et de combattre à outrance tous ceux qui refuseraient de s'associer à leur entreprise.

Quelle dut être la consternation de Timothée, lorsqu'au lieu de sa constitution consulaire il vit se relever un trône, qu'on appelait : *La meilleure des républiques!*

Furieux, au désespoir, il courut chez Villiers, il lui reprocha hautement sa trahison, et le menaça des vengeances populaires.

L'hypocrite s'efforça de le calmer, il lui dit que le temps n'était pas venu, qu'il fallait une transition, qu'un simulacre de roi était nécessaire pour conjurer l'opinion des provinces et endormir l'Europe. Il lui jura qu'on avait pris la meilleure voie pour arriver au but, et qu'en attendant il saurait entourer le trône populaire d'institutions vraiment républicaines.

Timothée le crut un moment : la jeunesse est